

The Program

La loi du moindre effort

Jean-Marie Lanlo

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2016). Compte rendu de [The Program : la loi du moindre effort]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 32-32.

The Program

La loi du moindre effort

Lorsqu'un cinéaste globalement apprécié des cinéphiles et maintes fois récompensé (Prix de la European Film Academy pour l'ensemble de son œuvre, Goya du meilleur film européen pour *The Queen*, Ours d'Argent du Meilleur réalisateur pour *The Hi-Lo Country*, César du Meilleur film étranger pour *Dangerous Liaisons*, Prix de la meilleure contribution artistique au Festival de Cannes pour *Prick Up Your Ears*) adapte une enquête consacrée à celui à qui on doit un record de victoires au Tour de France avant d'être destitué de ses titres, le résultat n'est pas forcément à la hauteur de leurs palmarès respectifs. Armstrong et Frears ont toutefois un point commun : le premier avait recours à la triche, Frears a recours à la facilité ; dans les deux cas, ils nous ont déçus !

JEAN-MARIE LANLO

Le premier problème qui saute aux yeux, lors du visionnement de *The Program*, relève des personnages abaissés au rang de caricatures manichéennes. Certes, les caractéristiques physiques de Lance Armstrong sont plutôt bien restituées par Ben Foster, mais d'une façon qui relève plus de l'imitation que de l'interprétation bien sentie. Du coup, son personnage, qui a pourtant été longtemps adulé, porte si bien le masque du parfait petit manipulateur qu'il ne laisse planer aucun doute sur son avenir. Il n'est pas le seul dans ce cas. Le médecin italien Michele Ferrari (Guillaume Canet) remporte probablement la palme, affichant d'emblée les attributs d'un soursnois adepte de la magouille.

À l'opposé du spectre, le bon journaliste joué par Chris O'Dowd affiche, quant à lui, les caractéristiques du valeureux chevalier prêt à lutter seul contre tout un système pour faire éclater la vérité. Comme le personnage est, en l'occurrence, l'auteur du livre adapté, il est bien entendu irréprochable. Pour lui donner plus de force, les traits des méchants sont grossis et Frears ne laisse pas supposer qu'une rumeur de plus en plus persistante (pourtant bien réelle, à l'époque) mettait également en doute l'exemplarité d'Armstrong. Sans elle, le combat du journaliste n'en est que plus exemplaire.

Ce n'est malheureusement pas tout. À cette liste de personnages insuffisants s'ajoute celui de Floyd Landis (Jesse Plemons) ! Non seulement il est traité de manière aussi simpliste que les autres, mais il représente un nouvel élément qui commence à donner à l'ensemble les allures d'un magma hautement indigeste. Au final, le film ne propose aucune vision globale. En raison de son incapacité à intégrer sa multitude d'individus dans un véritable tout, *The Program* ressemble à un enchaînement de saynètes grossières, nous donnant le sentiment que Frears cherche plus à illustrer le drame à la manière d'un livre d'images pour enfants qu'à lui offrir une nouvelle incarnation.

Mais les personnages et leurs représentations ne sont pas le seul point faible de *The Program* ! N'oublions pas que le film a pour sujet central le cyclisme... ce qui ne permet pas à Frears de relever le niveau de l'ensemble. En effet, il ne parvient jamais à trouver la bonne approche et alterne une mise en image futillement

esthétisante avec une autre mollement réaliste. De plus, il a la mauvaise idée d'abuser d'images d'archives, bien plus puissantes que les siennes. Cela ne fait que renforcer l'aspect superficiel de l'ensemble. Il oublie, par exemple, que même dopé, un coureur doit fournir un effort. Refuser de le voir (et de le montrer) ne fait qu'accentuer l'aspect manipulateur d'un film qui n'avait pas besoin de cela. À la manière d'un Michael Moore des mauvais jours, Frears a probablement oublié que lorsqu'un combat est juste, l'abus de manipulation nuit plus à son propos qu'il ne le sert !

Pour finir, admettons tout de même que le film de Frears reste assez solidement mis en scène (à l'exception des scènes citées plus haut), même si tout cela manque de conviction. De la part de Stephen Frears, nous aurions été en mesure d'en attendre plus.

★★



À la manière d'un livre d'images

■ **Origine :** Grande-Bretagne / France – **Année :** 2015 – **Durée :** 1 h 43 – **Réal. :** Stephen Frears – **Scén. :** John Hodge d'après le livre de David Walsh – **Images :** Danny Cohen – **Mont. :** Valerio Bonelli – **Mus. :** Alex Heffes – **Dir. art. :** Alan MacDonald – **Cost. :** Jane Petrie – **Int. :** Ben Foster (Lance Armstrong), Chris O'Dowd (David Walsh), Jesse Plemons (Floyd Landis), Guillaume Canet (Michele Ferrari), Lee Pace (Bill Stapleton), Denis Ménochet (Johan Bruyneel) – **Prod. :** Tim Bevan, Eric Fellner, Tracey Seaward, Kate Solomon – **Dist. :** Séville.